

Plus de doute ! ma supplique avait été employée en papillottes.

Il m'e fallut cependant expliquer ce : excès de gâité : je le fis avec franchise. Eulalie rougit un peu, mais comme elle avait de l'esprit, elle en rit avec moi. Ses papillottes lui rappellèrent ainsi que la veille je lui avais remis un placet à la sortie du spectacle de la cour. J'aurais longtemps cherché une transition pour l'en faire souvenir si on arrivait j'eusse été assez malheureux pour la trouver coiffée.

Il est une chose surtout que je ne trouvai ni l'occasion ni la volonté de lui rappeler, c'est l'ancienne amitié qui m'unissait à son premier mari. De son côté, Eulalie ne me parlait pas plus de Saint-Laurent quo s'il n'eût jamais existé !

Bref, huit jours ne s'étaient point écoulés après cette visite que j'avais obtenu du ministre, je ne sais comment, l'emploi que je désirais.

A cet endroit de son récit, mon ancien camarade fit une pause et m'offrit un porte-cigarrre.

—J'espère, lui dis-je en allumant celui que j'avais accepté, que vous dûtes enfin croire aux prédictions ?

—Moi ? fit-il en chargeant une vieille pipe d'écume de mer, au contraire ; j'y crois moins que jamais. Je n'y ai pas encore tout dit :

—Il me semble que vous venez de me donner la morale : cette rencontre à la cour avec la veuve de Saint-Laurent devenue duchesse ; la place obtenue par sa protection . . .

—Vous n'y êtes pas ; la véritable morale la voici. Je ne veux pas quitter Paris sans rendre une visite d'adieu au brave général Daumesnil, alors gouverneur de Vincennes, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt, peut-être à cause de l'espèce de conformité qui existait entre nous, veufs l'un et l'autre de la même jambe. Je vins ici. Sans notre conversation, il fut question de Saint-Laurent, qu'il avait beaucoup connu, lorsqu'il faisait partie de l'état-major de l'empereur.

C'est bien malheureux, dis-je au général, qu'il soit mort en 1814 ; il serait certainement maréchal de France aujourd'hui.

A ces mots Daumesnil me regarda d'un air ironique.

—Que me dites-vous là, mon cher ? Il est très heureux au contraire qu'il ait rencontré un boulet sur son chemin, car autrement savez-vous où il serait allé tôt ou tard ? . . . Aux galères.

—Je ne vous comprends pas, mon général.

—Croyez-vous que l'empereur fût homme à se laisser mystifier impunément comme l'a mystifié Saint-Laurent, tout brave et excellent officier qu'il était ? Et cependant, si jamais quelqu'un a été comblé de faveurs, c'est lui. Vit-on jamais dans l'armée un avancement plus rapide ? Ce

serait scandaleux, si ce n'était bouffon. Que voulez-vous ! l'empereur n'en fait jamais d'autres lorsqu'il s'engage d'un individu.

—Mais, mon général, répliquai-je, l'avancement de Saint-Laurent n'eut d'autre cause, dis-on, que les avertissements qu'il donna à l'empereur, d'après les révélations qui lui avaient été faites par Joseph II. J'ai ouï-dire à des personnages haut-placés dans la confiance de S. M., que Napoléon avait voulu récompenser dans la personne de Saint-Laurent celui qui l'avait averti du danger qu'il courait à Schœnbrunn avant que Straaps tentât de l'assassiner ; celui peut-être qui, le premier, lui avait inspirée l'idée d'épouser Marie-Louise ; celui enfin qui lui avait prédit la naissance du roi de Rome.

—Laissez-moi donc, mon cher ! interrompit brusquement Daumesnil en haussant les épaules ; et vous avez pu croire à de semblables sornettes, vous ?

—Mais . . . , oui, mon général, et je n'ai pas été le seul.

—Je ne vous dirai qu'un mot, reprit-il : ces révélations, ces apparitions, tout cela, dis-je, n'a jamais existé que dans la tête fêlée de Saint-Laurent.

—Cependant, mon général, répliquai-je froidement, j'étais du nombre de ceux qui, le soir, le conduisirent au château de Neuwisedel, où il passa la nuit. J'étais présent, le lendemain matin, lorsqu'il revint nous faire le récit de son entrevue avec l'ancien monarque autrichien : je le sais bien, peut-être !

—D'accord ! mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'avant de s'endormir dans ce château, comme il le fit fort tranquillement et sans être dérangé par personne, il but la bouteille de Rhum qu'il avait apportée avec lui ; il se grisa et rêva tout ce qu'il vous débita depuis ainsi qu'à l'empereur.

—Serait-il possible ! m'écriai-je.

—C'est l'exacte vérité, reprit-il en riant de mon étonnement. Parbleu ! je dois le savoir, puisqu'il me l'avoua avant de mourir, et que cette idée d'avoir pu tromper l'empereur sans le vouloir, car il était alors de bonne foi attristait encore ses derniers moments. Soit amour-propre, soit crainte, il n'avait jamais osé démentir la fable enfantée par son cerveau dans un moment d'hallucination.

—Et l'empereur a su la vérité ?

—Je lui en parlais encore avant son départ pour l'île d'Elbe ; il se contenta de me répondre froidement : "C'est possible, mais Saint-Laurent a bien deviné. Toutes ses prévisions ont été justifiées par l'événement." Puis il a changé subitement de conversation.

—Voilà, mon cher ami, ce que le général Daumesnil m'a dit, à moi, en 1815, répliqua